



Alexis
Varlamov

Alexandre
ou la vie éclatée

roman



Alexandre ou la vie éclatée

Alexis Varlamov

Alexandre ou la vie éclatée

Traduit du russe par Pierre Baccheretti



Titre original :

Лох

Ce roman a été publié en février 1995, dans la revue *Oktiabr*
Le texte russe original peut être consulté sur le site Internet « lib.ru »

Ouvrage publié avec l'aide de l'Institut de la traduction littéraire (Russie)



© 2016 by Author

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous les pays.

© 2016, Groupe Artège

Éditions Motifs

28, rue Comte Félix Gastaldi – BP 521 – 98015 Monaco

ISBN : 979-10-95071-14-3

ISBN pdf : 979-10-95071-18-1

Cette traduction est dédiée à Christiane.

Partie I

1

Par un humide et frais matin d'avril de l'année mille neuf cent soixante-trois, dans la banlieue de Moscou, à proximité de la Porte des Paysans, et très exactement au jour qu'avaient annoncé les médecins, naquit un petit garçon aux sourcils roux comme des croûtes de pain. Sa mère qui n'était plus très jeune et avait déjà deux fils s'était décidée à cette troisième naissance parce qu'elle rêvait d'une fille. La bonne dame supposait que plus tard, lorsque ses garçons auraient fondé une famille et quitté leurs parents, la fille resterait là, à leurs côtés, et serait la consolation de leurs vieux jours, quand bien même à cette époque, comme en était persuadé son mari, le communisme aurait triomphé et, partant, tout besoin d'une quelconque consolation d'ordre privé aurait disparu. Les espérances de l'une comme de l'autre étaient condamnées à ne jamais se réaliser, mais la naissance de ce troisième enfant, qu'en l'honneur de son grand-père du côté maternel on appela Alexandre, apporta à la famille une double gratification, de la part de notre généreux État d'un appartement attendu depuis longtemps en face des Bains de Tioufilevo, et d'une armoire en bois poli à trois portes de celle d'un vieil homme riche, mais fort dur à la détente, qui, jusqu'à ce jour, n'avait pas souhaité reconnaître ni son communiste de gendre, ni la progéniture de ce dernier. La générosité sans limites du grand-père n'en était pas restée là et il avait promis de léguer à sa fille un coin de terre planté d'arbres qu'il possédait au lieu-dit Koupavna, au bord du lac Bisserovo, à l'expresse condition que le nouveau-né serait baptisé dans les règles.

Cette dernière circonstance avait très fortement troublé Anna Alexandrovna, l'heureuse récipiendaire. La seule idée de raconter toute cette histoire à son époux lui paraissait inconcevable et elle avait pris la décision de refuser l'offrande paternelle, car la paix dans sa propre famille lui était autrement plus chère que n'importe quelle *datcha* à venir, et mentir à son mari n'était pas dans ses habitudes. Toutefois l'enfant était faible de naissance, souvent malade, et, au terme de l'une de ses nombreuses et sérieuses bronchites, elle s'était résolue à l'emmener en secret à l'église et à le faire baptiser. S'étant retrouvé parrain d'Alexandre, le grand-père avait tenu parole et six mois avant de mourir avait laissé par testament sa *datcha* à sa fille. Et depuis ce temps-là la famille passait tout son été dans ce lieu-dit béni de Koupavna, à soigner avec amour le petit potager et le verger, et les fruits de leur labeur aidaient à embellir un tant soit peu l'ennuyeuse tristesse de l'hiver à Moscou.

Il faut bien dire que le principal responsable de toutes ces heureuses acquisitions n'en avait que faire. Il n'avait hérité ni de l'intelligence, ni de la débrouillardise de ses frères aînés, grandissait dans leur ombre, finissait de porter les habits qu'ils avaient portés et fréquentait les mêmes établissements scolaires où son nom de famille retentissant¹ était parfaitement connu. Mais, très vite, on avait remarqué en lui des traits de caractère qui n'étaient guère caractéristiques de la lignée des Tiozkine. L'enfant était pensif et silencieux, n'aimait pas les jeux bruyants et les jouets de couleurs vives et, dès son plus jeune âge, s'était fait remarquer par deux particularités étrangement liées l'une à l'autre : un mystérieux pressentiment de la mort et une extraordinaire capacité à tomber amoureux de tout ce qui portait jupons. Encore tout petit garçon, à la maternelle où, du fait de ses bronchites à répétition, on lui faisait faire la sieste tout seul dans une pièce bien chauffée, il se réveillait invariablement chaque fois que la jeune et mignonne éducatrice Larissa Mikhaïlovna se changeait pour mettre sa blouse et, les bras haut relevés, fixait avec des épingles son opulente chevelure. Et notre Tiozkine la regardait en roulant des quinquets, ses yeux gris

ouverts autant qu'il le pouvait. Sentant sur elle ce regard qui n'avait rien d'enfantin, l'éducatrice enfilait à la hâte sa blouse blanche et, étrangement émue, se penchait sur son petit lit et lui intimait l'ordre de dormir. Le petit Alexandre fermait gentiment les yeux et souriait d'un air pensif : cette petite femme souple lui paraissait si merveilleuse que, pour sa beauté et sa fragilité, il était prêt à lui pardonner jusqu'au fait qu'elle lui faisait manger de la bouillie de sarrasin au lait, transformant une occupation aussi agréable que la prise de nourriture en une pure et simple torture. Mais, en même temps que cet émerveillement cinglant, le perçait au cœur un formidable sentiment d'effroi. Comme s'il sentait déjà qu'allait se révéler sous peu une chose terrible : l'éducatrice aurait la tuberculose, on la renverrait séance tenante, on se mettrait à faire à tous les enfants examen sur examen, vaccin sur vaccin, Dieu merci, on ne leur trouverait rien et tout le monde oublierait l'éducatrice. Et dans moins d'un an il entendrait une fille de salle annoncer à sa voisine que Larissa était morte.

Cette même nuit elle était revenue vers lui en rêve, encore plus belle que lorsqu'il la regardait éveillé, avec sa combinaison transparente à dentelles, elle s'était penchée au-dessus de son petit lit et avait voulu le prendre dans ses bras. Mais au moment précis où ses mains glacées l'avaient touché, il s'était réveillé et, au début, n'avait pas compris ce qui venait d'arriver. Puis il s'était mis à pleurer, chagriné que ce n'ait été là qu'un rêve et qu'il n'y ait autour de lui que le grand vide habituel de la nuit, le grondement régulier et sourd de l'usine d'automobiles voisine, par intermittence le faisceau lumineux des phares d'une voiture qui passait dans la ruelle, et les ronflements de ses frères endormis. Il avait refermé les yeux pour la revoir encore et elle était revenue, mais ne s'était plus approchée et restait à distance, lui promettant qu'elle reviendrait le voir quelquefois.

Il rêvait d'elle relativement souvent – quelquefois chaque nuit, quelquefois plus rarement, et ces jours-là elle lui manquait fort et parfois même sortait de sa courte mémoire enfantine. Mais quand

il l'oubliait, elle venait à nouveau et l'appelait à elle, fixant sur lui son regard triste et tendre. À sept ans il avait terriblement maigri, son visage s'était fait d'un blanc translucide et ses parents alarmés l'avaient emmené chez une psychiatre. Cette bonne vieille dame compatissante avait bien essayé de lui demander quel métier il voudrait exercer plus tard, ce qu'il aimait faire dans la vie, à quoi il rêvait – mais il avait instinctivement compris qu'on voulait le séparer de son éducatrice et, les dents serrées, était resté muet comme une tombe.

De ce jour-là il n'avait cessé de tomber amoureux de femmes adultes : les petites filles, les gamines de son âge ne l'intéressaient pas. Il avait aimé d'un amour sans retour Tania, la cheftaine de sa patrouille de pionniers², par amour pour elle chaque semaine il avait transporté de chez lui à l'école de gros sacs plein de vieux papiers à récupérer et était devenu membre du conseil de patrouille. Par la suite Tania avait épousé un étudiant arabe de l'université de l'Amitié des Peuples³ et était partie avec lui dans son lointain pays de la lointaine Arabie pour y devenir sa troisième femme, tandis que le petit pionnier qui venait visiter ses rêves torrides et amers était déjà retombé éperdument amoureux, cette fois-ci, de Irotchka Raïevskaia, une élève de terminale qu'il voyait passer dans les couloirs avec sa longue robe d'uniforme de lycéenne. Irotchka ne trouvait rien d'étonnant à son adoration, lui permettait de marcher à côté d'elle jusqu'au métro et de porter son cartable, en signe d'adieu passait sa main dans ses cheveux longs, et le jour où elle lui dit définitivement adieu, Alexandre eut l'impression que jamais plus il n'aimerait personne d'un amour aussi fort. En fait, c'est elle qui ne sut plus aimer et toute sa vie s'abandonna à la langueur d'une sourde tristesse dont elle ne sut jamais qui en était la cause.

Le cœur d'Alexandre, lui, demeurerait dans un état second d'éternel amour, parfois éphémère, parfois un peu plus long, et qui ne suscitait à chaque fois en retour qu'un sentiment vague et indécis. Seule sa jeune professeur de mathématique Sérafima Evdokimovna Khrenova ne se laissa pas attendrir par cet amour